

Maria Clark, SURVOLT, vidéo (doc. Expérimental - écologie), 2019

On ne les voit pas et pourtant elles sont là, tout autour. Ces sont ces particules, sinuosités, brouillards flous, transparents, denses. Elles nous pénètrent imperceptiblement, vicieusement, douloureusement. On ne les reconnaît pas; leur trajectoire est totalement invisible. Elles traversent le corps, les murs, rebondissent les miroirs, trouvent refuge en la Terre. Il me faut retirer mes chaussures.

Tels des démons, ils s'infiltrent en nous. Leurs points d'accès se situent. Les entrées sont multiples: au milieu du dos, par un point précis de l'os, au milieu de la nuque, par les oreilles. Ensuite, ils fourmillent à l'intérieur, envoient des sucs acides le long des muscles, de mon bras droit, de la paume de ma main.

Le vertige est nauséux, pas de celui de l'ivresse mais bien celui de la maladie. Je n'ai rien demandé, rien acquiescé, et je me tiens aux murs pour avancer.

Elles s'immiscent dans la couche interne de mon épiderme et là balancent la surchauffe: la peau brûle intégralement jusqu'à sa surface. De l'intérieur vers l'extérieur. Membrane unique, vêtement intégral qui rayonne d'une énergie électrique, bien trop électrique. La plante des pieds, surtout - foyer dansant. Là ils s'installent. Toute la nuit. Tressaillent, sans interruption. Je préfère les savoir dans les pieds plutôt que dans la tête. En bas, au moins, je les apprivoise; presque ils m'amusent. En haut je flippe. C'est à cause du cerveau, et du flux sanguin. Toucher au flux sanguin du cerveau, c'est flippant.

Mes pensées sont une confiture épaisse, adhésive, trop cuite. Ce ne sont plus des pensées, mais bien plutôt une matière informe, de la colle même.

Elles viennent squatter mon sang, mon âme. Ce sont les ondes électromagnétiques.